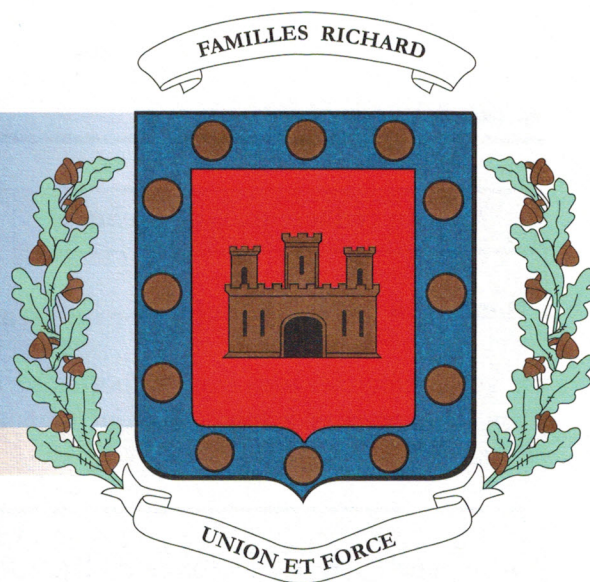


Entre RICHARD

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard

Volume 21 n° 2 de 3

avril 2013



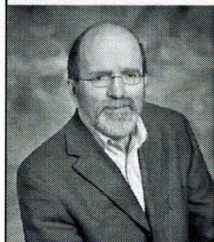
William B. Richard, Katy Richard, sa mère, Raphael Richard-Pain ainsi que **Cécile**, secrétaire de l'Association.
Photo prise au Salon du patrimoine familial

Déjeuner-conférence

21 avril 2013

Québec

Conférencier: Jean-Marie Lebel



Sommaire

Message de la rédaction.....	2
Informations diverses	3
CMA 2014.....	4
Déjeuner-conférence.....	5
Message de la présidente	6
Aller à la buanderie	7
Henri Richard	8
Nom de lieux français.....	10
Fabrication du savon.....	12
Sœur Claire Richard	13
Elphège & Lydie.....	14
Georges Richard	16
Métiers en N-F.....	18
Sir William Buell Richards.....	21
Éphémérides	21
Subtilités langue française	22
Actes notariés	23
Messages.....	24

Mot du rédacteur, *Guy Richard*

Bonjour à vous toutes et tous,

Je veux remercier tous les collaborateurs à la publication de journal, principalement Cécile à la correction des textes et à tous ceux qui nous acheminent des articles. Votre apport contribue à améliorer l'intérêt de nos lecteurs.

Offrez une **carte de membre** de l'Association des familles Richard à une personne de votre famille, de votre parenté ou un ami. Vous pouvez également leur offrir un de nos **articles promotionnels** en cadeau.

Votre contribution est nécessaire pour l'avancement de notre association. Faites-nous connaître aux personnes qui ont un lien avec le patronyme Richard. Soyons fiers de porter notre nom et de le dire aux autres.

Bonne idée pour intéresser d'autres personnes à nos activités.

L'équipe de rédaction profite de l'occasion pour vous remercier de votre fidélité à la lecture de votre bulletin.

Les années 2013 et 2014 s'avèreront des années magiques pour notre association.

Deux grands événements y seront soulignés:

- ***20e anniversaire de fondation***
- ***Congrès Mondial Acadien***

Je vous invite à y participer en grand nombre. Votre participation est essentielle à leur réussite.

Guy Richard

Équipe de la rédaction:

Rédacteur: Guy Richard

Correctrice: Cécile Richard

Date de tombée pour la prochaine parution: 15 juin 2013

Association des familles Richard

Conseil d'administration 2012-2013

Présidente: Apolline

Vice-président: Guy

Secrétaire: Cécile

Trésorier: André

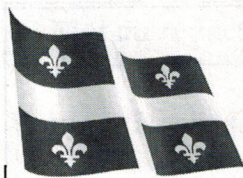
Administrateurs et administratrices: Jacqueline, Jean-Guy, Réjean, Rita, Yves et
Nicole Carlos

Activités 2013

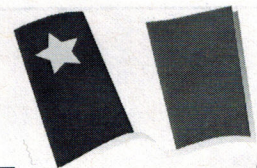
- **21 avril 2013**
Déjeuner-conférence
Endroit: Québec (Restaurant Pacini)
- **25 août 2013**
Rassemblement de l'Association des familles Richard
Endroit: Rivière-Ouelle
Nous fêterons le 20^e anniversaire de la fondation de l'association

« Retrouver et publier la lignée d'une de nos familles,
c'est décerner à celle-ci un titre de noblesse moderne
et c'est en même temps une œuvre patriotique. »

Benjamin Sulte



CMA 2014



**Témiscouta
-sur-le-Lac**

22, 23 et 24 août

L'Association des familles Richard du Québec organisera la rencontre des Richard lors de la tenue du prochain Congrès Mondial Acadien.

Le comité organisateur de la rencontre des Richard est composé comme suit:

Guy Richard, président; Cécile, Jean-Guy, André et Apolline Richard

Nous avons un grand besoin de bénévoles pour la durée de l'événement.

Vous aimeriez collaborer à l'un de nos comités, n'hésitez pas à contacter Cécile, notre secrétaire.

Nouvelles du Comité organisateur du CMA 2014

Le comité organisateur a déposé un programme provisoire pour la tenue de l'événement.

Ce programme prévoit que nous assisterons à des:

- Conférences
- Spectacle
- Visites historiques guidées
- Etc.

L'assemblée annuelle de notre association se tiendra à cet endroit en 2014.

Vous pourrez visiter différentes expositions: généalogie, histoire, patrimoine.
Projections en continue de l'histoire de nos ancêtres.

Vous désirez connaître toutes les informations relatives à ce grandiose événement, je vous invite à consulter le site internet du CMA 2014:

<http://cma2014.com/>

Déjeuner-conférence

Vous êtes cordialement invités à cette activité organisée par le conseil d'administration de votre association.

Celle-ci se déroulera en deux temps et dans la plus grande cordialité: déjeuner suivi de la conférence.

Le conférencier ainsi que le sujet choisi s'avèrent très intéressants.

À cette occasion, vous pourrez inviter votre parenté et vos amis à se joindre à nous.

Date: 21 avril 2013

Endroit: Restaurant Pacini

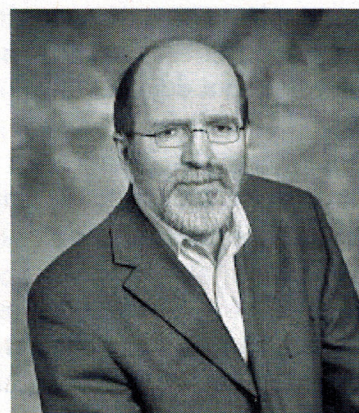
Adresse: 999 rue de Bourgogne, Sainte-Foy (Québec)
Centre commercial Quatre-Bourgeois

Heure: 11 h 00

Coût:

- **Déjeuner:** au frais de chacun
- **Conférence:** \$5.00

Conférencier invité: M. Jean-Marie Lebel



Sujet de la conférence: Les 350 ans du Séminaire de Québec

Réservation: Cécile Richard
Tél: 418 871-9663
crichard@oricom.ca

Mot de la présidente



Bonjour à toutes et à tous,

La froidure de l'hiver est derrière nous, le sol est toujours revêtu de son manteau blanc, mais le printemps est là. Les températures clémentes nous invitent à redécouvrir une nouvelle nature. Déjà quelques bourgeons se montrent le bout du nez, les heures de soleil sont plus longues, les jours qui s'allongent, nous voilà rempli d'énergie et prêt à reprendre nos activités avec toute la vigueur nécessaire.

Dimanche, le 21 avril, se tiendra à Québec, notre déjeuner-conférence. Nous aurons le plaisir d'accueillir comme conférencier, M. Jean-Marie Lebel, historien bien connu dans la région. Invitez et amenez parents et amis à se joindre à nous.

Nous fêtons cette année le 20^e anniversaire de la fondation de notre Association. Le rassemblement se tiendra à Rivière-Ouelle, dimanche, le 25 août. C'est en grand nombre que nous vous y attendons, parlez-en à la parenté, nous ferons de cette rencontre un événement très spécial et chaleureux.

L'arrivée des filles du Roy, en 1663, en Nouvelle-France, est soulignée cette année par diverses activités qui ont déjà eu lieu et d'autres à venir, planifiées par la Société d'histoire des filles du Roy.

De plus, les 27 et 28 avril, se tiendra le Congrès de la Fédération des familles souches du Québec. Lors de cette rencontre, les membres définiront les nouvelles orientations de la Fédération. Guy, Cécile et moi-même seront les déléguées pour les familles Richard.

Nous sommes toujours à la planification du Congrès mondial acadien 2014, pensez-y bien, ce sera un événement à ne pas manquer. Notre objectif est de faire tout notre possible pour être le plus représentatif des familles Richard du Québec.

Bonne fin d'hiver et Joyeuses Pâques.

Apolline Richard

Aller à la beurrerie

Lorsqu'un certain nombre de cultivateurs d'une paroisse avaient suffisamment développé un troupeau de vaches laitières et que leur production excédait les besoins de leur famille ou de la ferme, ils cherchaient des moyens de tirer profit de leur surplus. Ils se regroupaient alors pour fonder une beurrerie locale.

Pour ce faire, on créait une sorte de coopérative que j'ai entendu souvent désignée sous le nom de « syndicat de beurrerie coopérative ». Les membres de cette organisation se nommaient « les syndics ». On y tenait des assemblées qui avaient généralement lieu après la grand-messe du dimanche. À l'automne, il y avait une grande assemblée. On y discutait et fixait le salaire du « beurrier », du prix de la livre de gras, des améliorations à apporter à la beurrerie et de leur coût, de la date de fermeture à l'automne, de celle de l'ouverture le printemps, etc.

Très jeune, je n'avais pas plus de quatre ou cinq ans, j'ai eu la chance d'assister avec mon père à une grande assemblée des « syndics », puisque c'était à l'automne. Cela devait être l'assemblée annuelle. Elle était tenue dans la cuisine d'un M. Poirier du rang Joli (Rang III de Saint-Paul); je présume que M. Poirier en était alors le président. C'était un homme très grand et mince qu'on appelait « Ti-Jos Poirier ». Je me souviens très bien y avoir entendu parler du réengagement de M. Ovila Barnabé comme « beurrier » pour l'année suivante. Il fut « beurrier » pendant de nombreuses années. Je rappelle en passant que M. Barnabé était le frère des Entrepreneurs Barnabé de Québec et qu'il fut le fondateur d'un magasin de meubles connu aujourd'hui sous le nom de « Meubles Barnabé ».

Les cultivateurs allaient donc tous les jours porter leur lait à la beurrerie dans des réservoirs de vingt à trente gallons. Ils appelaient ça des « canisses » à

lait. Pour se répartir les voyages, les cultivateurs se regroupaient à quatre ou cinq et « allaient au lait » chacun son tour. En arrivant à la beurrerie, le cultivateur déchargeait les réservoirs. Le « beurrier » les pesait, prenait un échantillon du lait produit par chacun des agriculteurs puis vidait le contenu dans un immense réservoir pour ensuite le passer à la centrifugeuse afin d'en extraire la crème. Les « canisses » étaient lavées, passées à la vapeur puis remises au transporteur. Quelques cultivateurs rachetaient le lait écrémé pour l'alimentation d'animaux de la ferme. À cette époque, il n'était pas du tout question de boire du lait écrémé. En boire aurait été vu comme un cas de grande indigence.

D'autres cultivateurs s'étaient munis d'une centrifugeuse. Immédiatement après chaque traite, on « écrémait ». Puis la crème était conservée à la fraîche, dans une fontaine ou dans une « cave ». Une fois refroidie, on la transvidait dans un bidon en attendant de la transporter à la beurrerie. Comme pour le lait, les cultivateurs se regroupaient pour se répartir le transport. J'ai souvent accompagné mon père quand c'était son tour d'aller à la beurrerie. Ce ne fut pas bien long que je connus tout le processus et que je me sentis capable de le remplacer.

Un bon jour, je pense que je n'avais pas encore douze ans, il me dit : « Attelle la jument puis va chercher les bidons chez les voisins ». En revenant de la cueillette avec les bidons soigneusement attachés il me dit : « J'ai envie de t'envoyer tout seul à la beurrerie; je pense que t'es capable d'y aller tout seul à c't'heure; tu attendras ton tour et Barnabé ou l'employé va t'aider à décharger les bidons ». Il n'a pas eu besoin de me l'offrir deux fois, ni de faire d'autres recommandations; je savais quoi faire. Et je partis. Ça, c'était toute une promotion !

(suite page 9)

Henri Richard

Henri Richard a entrepris sa carrière comme le « petit frère du Rocket », mais il n'est pas resté dans l'ombre de Maurice bien longtemps. Jugé trop petit à l'origine pour survivre au hockey robuste des années 1950, Henri a fait taire les critiques, se retirant après une illustre carrière qui l'a placé parmi les légendes du hockey.

L'invitation au camp d'entraînement de 1955 du joueur de centre de 5'7'' et 160 livres était perçue comme rien de plus qu'une faveur à son fameux frère aîné. Les experts ont vite réalisé que le jeune homme de 19 ans était un espoir en bonne et due forme.

Jouant contre des hommes matures, le jeune Henri contrôlait le jeu dans les exercices. Son maniement hors pair du bâton et son esprit compétitif féroce ont poussé les vétérans à demander, à la blague, que deux rondelles soient utilisées dans les exercices : une pour le nouveau venu et une autre pour le reste de l'équipe.

Les amateurs du Forum ont adopté le petit marchand de vitesse, reconnaissant immédiatement qu'il méritait sa place au sein de l'alignement de l'équipe en 1955-1956, même si certains critiques aux quatre coins de la LNH croyaient qu'il n'appartenait pas à la grande ligue. Ils ont bientôt appris combien ils étaient dans l'erreur.

Sujet d'un accueil plus brutal que celui habituellement réservé à la plupart des nouveaux venus, Henri Richard a souvent dû laisser tomber les gants. S'en prenant à des joueurs qui le dépassaient d'une tête et 40 livres plus lourds, il servait

autant de coups qu'il en recevait, prouvant sa valeur auprès des poids lourds du circuit. Sans peur, Richard travaillait fort dans les coins de patinoire, allant chercher le disque le long des rampes et trouvant le fond du filet avec assez d'aisance.

Aussi menaçant à l'attaque que son frangin, Richard a démontré ses talents aux deux extrémités de la patinoire grâce à une vitesse qui lui permettait de briller, peu importe son rôle. Sous les ordres du nouvel entraîneur-chef Toe Blake, les Canadiens ont remporté la coupe Stanley à la première saison de Richard. Sa deuxième année a pris fin sur la même note avec le trophée le plus convoité du hockey à bout de bras pour la deuxième fois en autant de printemps.



Discret de nature, il laissait son rendement sur la patinoire parler pour lui. Henri Richard s'est forgé une réputation de fabricant de jeu hors pair. Il a mené la LNH au chapitre des mentions d'aide à deux occasions et il a franchi le cap des 20 buts neuf fois, marquant 30 buts, un sommet personnel, en 1959-1960. Au cours de la même année, il a mené la ligue avec 12 points en séries éliminatoires en route vers une cinquième conquête consécutive de la coupe Stanley avec les Canadiens.

Laisant tout ce qu'il avait sur la patinoire et ne s'attendant à rien de moins de ses coéquipiers, Richard est devenu un leader au sein de la formation et son exemple de dévouement a inspiré ses coéquipiers à surpasser leurs propres attentes après cette soirée.

Chaque fois que les séries éliminatoires se mettaient en marche, comme à tous les printemps sauf à une occasion au cours de sa carrière dans l'uniforme des Canadiens, Richard jouait avec une fougue sans pareil.

Rouage essentiel au sein de la plus grande machine de hockey de tous les temps, Richard a remporté 11 coupes Stanley, ce qui fait de lui le plus grand champion individuel de l'histoire de la LNH. Bien que les records soient faits pour être battus, celui-là risque fort de durer aussi longtemps que la coupe elle-même.

Seulement une poignée d'athlètes ont marqué plus d'un but gagnant dans le match ultime de la finale de la coupe Stanley, mais Richard a réussi l'exploit en 1966 et en 1971. L'homme à la chevelure argentée a été élu capitaine de l'équipe pour entreprendre la saison 1971-1972 et il a fièrement porté le « C » sur son uniforme au cours des quatre saisons suivantes, menant les Canadiens à une conquête de la coupe Stanley en 1973.

En 1973-1974, Richard a remporté le seul honneur individuel de sa carrière quand il a reçu le trophée Bill-Masterton, remis au joueur de la LNH qui représente le mieux la persévérance, l'esprit sportif et le dévouement au hockey. On ne pouvait choisir de meilleur homme. Richard a joué le dernier de ses 1 256 matchs avec les Canadiens, un record du club, en 1974-1975 et il a ensuite consacré tout son temps à diriger la Taverne Henri Richard, une adresse incontournable en ville à l'époque.

Avec 366 buts et 688 passes en saison régulière en plus de 49 buts et 80 passes en séries éliminatoires, il figure au sein du Top 10 de toutes les importantes catégories de statistiques à l'attaque des Canadiens.

Le 10 décembre 1975, le numéro 16 que portait Henri Richard avec distinction et dévouement a été retiré et élevé dans les hauteurs du Forum. En 1979, il a été intronisé au Temple de la renommée du hockey, réunissant à nouveau Henri à son grand frère.

(suite de la page 7)

En arrivant à la beurrerie, qui était à environ quatre milles de notre maison, je fus accueilli avec les félicitations de ceux qui étaient déjà rendus et ils ajoutaient : « Arthur – c'est le nom de mon père – fait bien de l'accoutumer de bonne heure ! ». Une fois les bidons à l'intérieur, je surveillais la pesée, posais des questions sur le pourquoi de prendre un peu de crème dans chaque bidon et de la mettre dans un petit bocal différent pour chacun, les commentaires de M. Barnabé, le « transvidage » dans le grand réservoir de crème avant que le tout soit vidé par la suite dans la baratte.

Pendant toutes ces opérations, je m'émerveillais du moteur à vapeur et du réseau de courroies qui action-

naient la centrifugeuse et la baratte. Je trouvais étourdissant le bruit des bidons et des « canisses » qui s'entrechoquaient, les sifflements des jets de vapeur dans les récipients qu'on venait de vider et de laver, mêlés aux bouts de conversation à voix obligatoirement forcée dans tout ce tintamarre.

Puis, je repris les bidons lavés et stérilisés à la vapeur, m'assurai que c'étaient bien les mêmes, les replaçai dans la voiture, les rattachai et repris le chemin du retour. Le voyage avait duré environ deux heures. Ce fut le premier de plusieurs. J'étais fier. J'avais fait un pas de plus vers le monde des grands.

Victor Caron

Des milliers de noms de lieux français de l'Ouest canadien

Depuis plus de 250 ans, les « Français d'Amérique » ont foulé le sol d'une vaste région que l'on dit être « l'Ouest canadien ». Ils l'ont marquée de leurs empreintes. L'une d'entre elles est la toponymie. Les plus anciens noms de lieux marqués du sceau de la langue française remontent au Régime français. *Portage la Prairie, Fort-à-la-Corne, Le Pas, rivière Rouge, lac des Bois* sont aujourd'hui d'un emploi fréquent, familier, anodin même. Ils figurent au nombre des vestiges d'une époque où la France pouvait réclamer pour elle la majeure partie du continent. Cette période a été suivie de la Conquête anglaise. Le commerce des pelleteries, moteur de l'économie et de la découverte, a par la suite repris sous l'initiative des marchands de Montréal et de Québec. En cela, ils ont été puissamment épaulés par les voyageurs, ces payeurs réputés infatigables. Ils ont alors repris la route de l'Ouest pour atteindre à nouveau les rives de la rivière Saskatchewan qu'ils avaient quittées quelques années plus tôt pour se porter à la défense de la colonie. De retour sur la Saskatchewan, ils ont poursuivi leur avancée vers l'ouest et remontèrent les rivières *Maligne* et la *Pente* pour atteindre la *rivière aux Anglais (la Churchill)*. Elle leur permit d'atteindre le formidable portage *la Loche*, puis la petite rivière à *l'Eau claire (Clearwater River)*, porte d'entrée menant à la rivière Athabasca et au lac du même nom. C'est de là, grâce à leur aide, qu'Alexander Mackenzie allait parcourir, en s'exprimant le plus souvent en français, la distance qui le séparait de l'océan Pacifique, cette mer de l'Ouest tant espérée.

Empreinte des premiers Français

Les voyageurs, rappelons-le, étaient francophones dans leur vaste majorité. Au fil de l'eau, ils ont répandu des noms à leur image et à celle des occupants amérindiens. Encore aujourd'hui,

certains toponymes de l'Ouest perpétuent le souvenir de leurs passages. Ces noms se présentent en contrepoint de l'histoire de provinces dont les débuts se voulaient résolument britanniques. *Île-à-la-Crosse, Lac la Ronge, Lac la Plonge, Qu'Appelle River, Roche Miette, Lac des Arcs* sont les noms de lieux aux origines françaises les mieux visibles et les plus fréquemment entendus. Ils ornent des entités dont les dimensions respectables laissent supposer l'importance du rôle qu'elles ont pu jouer dans l'Histoire.

Empreintes subséquentes

Avant qu'ils ne s'évanouissent dans les replis de l'Histoire, les Voyageurs et leurs épouses amérindiennes donnèrent naissance à la nation métisse. Celle-ci prit le relais et maintint en maints lieux les désignations françaises héritées de leurs pères. Cette nation a été évangélisée par des missionnaires principalement catholiques et français. Peu de décennies après, survint la colonisation. Subite et massive, elle modifia profondément le paysage et la toponymie de tout l'Ouest. Les vastes prairies se constellèrent d'une multitude de nouveaux noms. C'est ainsi qu'un nombre incalculable de toponymes français n'occupa désormais que les replis des mémoires et les pages des documents anciens. La langue anglaise réclama pour elle une place dominante qu'elle n'a plus jamais quittée. Ainsi, l'Ouest canadien a-t-il acquis le visage toponymique qu'on lui connaît aujourd'hui.

Projet de répertoire des toponymes

Aujourd'hui, la toponymie officielle d'origine et d'influence françaises dans l'Ouest ne contient que les fragments de celle en usage depuis l'origine de la présence française sur ce vaste territoire jusqu'à nos jours. Les recherches effectuées en Saskatchewan, si tant est qu'on puisse les dire achevées, nous ont permis d'y découvrir plus de

2 500 noms de lieux. Celles que nous avons entreprises il y a trois ans en Alberta et depuis peu au Manitoba, nous autorisent à entrevoir la possibilité de constituer un répertoire contenant plus de trois fois ce nombre. Et, ce n'est là que la pointe de l'iceberg... ou à peine plus. À titre de comparaison, rappelons que la totalité des toponymes officiels de l'Alberta s'élève à tout juste 9 300. Sous ce rapport, l'étendue de la nomenclature des toponymes d'origine et d'influence françaises de l'Ouest est considérable.

Sources à prendre en compte

Longue et astreignante, sans jamais être fastidieuse, la quête de ces toponymes ne connaît qu'une exigence : ne négliger aucune source. Il faut tout passer au peigne fin : cartes anciennes et récentes, journaux de traite, contrats d'engagement, récits de voyage, carnets et livrets d'arpenteurs, comptes rendus officiels des débats, documents de la session, journaux de la Chambre des communes, correspondance des ministères (de l'Intérieur, des Postes, du Commerce), actes de concessions de terres, inventaires et bottins anciens, almanachs et annuaires, quotidiens, hebdomadaires et mensuels anciens, autobiographies et livres-souvenirs de municipalités ou encore ceux d'arrondissements scolaires. Et pourtant, aux recherches les plus tenaces, la réalité impose ses limites. Tout ne peut être exhumé. On le sait, les anciens voyageurs du temps de la retraite, les Métis et les colons des premières heures de la colonisation ne pratiquaient pas l'écriture. Peu d'entre eux nous ont laissé des traces qui nous renseignent sur les pratiques dénominatives en langue française à leur époque. Dans la vaste majorité des cas, nous devons à des tiers d'avoir pris en note ces milliers de noms qui, sans leur exceptionnel et précieux concours, auraient sombré dans l'oubli. C'est à la plume d'officiers anglais des compagnies de traite, à celle de missionnaires, de visiteurs, d'arpenteurs ou de chroniqueurs que nous devons de redécouvrir ces multitudes de noms. Malheu-

reusement, ils ne pouvaient être présents à tout, ni tout noter.

Les révélations d'une toponymie

Plus encore que de retracer l'histoire de la toponymie française de l'Ouest canadien, ce qu'elle est devenue, ce qu'il nous en est resté, nos recherches visent à en suivre et à en caractériser l'évolution pour en saisir la dynamique qui a régi son apparition, sa disparition, mais aussi le maintien d'appellations jusqu'à nos jours. Elles poursuivent aussi l'ambition de rendre compte de la diversité et des multiples traits qu'a acquis ce patrimoine méconnu au fil du temps.

Carte des noms de lieux

En terminant et pour illustrer notre propos, nous vous proposons une carte ainsi qu'une liste de quelques noms figurant à notre répertoire des toponymes d'origine et d'influence françaises dans les provinces de l'Ouest. Cette liste est constituée de noms rencontrés sur la rivière Churchill et son bassin entre le Manitoba et l'Alberta. Quant à la carte, elle illustre l'état des recherches actuelles. On y découvre les lieux de la Saskatchewan et de l'Alberta qui ont été ou sont encore désignés de noms d'origine et d'influence françaises.

Anciens toponymes du bassin de la Churchill que l'on retrouvait entre la rivière Sturgeonweir et le portage la Loche en Saskatchewan.

Carriboeuf River, La Course Creek, décharge des Trois Petits Portages, décharge du Rapide croche, décharge la Barrière, décharge Sepulcre, détroit du Bœuf, Grand Courant, rapide Fort de Traite, Grand Rapide, Le Cimetière, La Vieille (Pause), lac à l'Eau-Claire, lac aux Castors, lac Bouleau, lac Brochet, lac Canot, lac Caribou, lac Carribeu [sic], lac Clair, lac de l'Île du Pin, lac de la Montagne, lac de la Queue dépouillée, lac

des Boeufs, lac des Cauttes [sic], lac des Oeufs, lac du Bois, lac du Diable, lac du Serpent, lac Fort de Traite, lac Île-à-la-Crosse, lac la Loche, lac la Pêche, lac la Plonge, lac La Ronge, lac la Truite, lac Pélican, lac Petit Vaseux, lac Portage de l'Isle, lac Sapins blancs, lac Souris, lac Vert, lac-du-Genou, Lake Croche, rivière des Côtes, petit portage de l'Isle, Petit portage de l'île, Pointe au Sable, portage aux Morts, portage Corneille, portage d'Épinettes, portage d'Épinettes [sic], portage de Bouleau, portage de Bouleau, portage de l'Isle, portage de la Carpe, portage de l'Isle, portage de Traite, portage d'Épinette, portage des Ecors [sic], portage des Epingles [sic], portage du Baril, portage du Canot tourné, portage du Diable, portage du

Galet, portage du Hallier, portage du Petit Diable, portage La Loche, portage la Pente, portage la Puise, portage la Truite, portage Montagne, portage Petite roche, portage Sonnant, Rapide de la Rivière Rapide, rapide Croche, rapide Croche, rapide de la Loutre, rapide du Genou, rapide du Milieu, rapide du Serpent, rapide Qui ne parle point, rapides aux Morts, rapides Diable, rapides la Pierre, River La Loche [sic], River Qu'Appelle [sic], River Souris, rivière à la Biche, rivière aux Biches, rivière aux Castors, rivière Blanche, rivière Brochet, rivière Chaudière, rivière Creuse, rivière Creuse, rivière Croche, rivière d'Avoine, rivière du Cerf, rivière la Biche, rivière la Biche, rivière la Pente, rivière la Puise, rivière Maligne.

Fabrication du savon

Trois seaux d'eau vidés dans le grand chaudron, on ajoutait du lessi. On ajoutait 12 livres de résine et on terminait en saupoudrant un plat de sel sur le mélange.

Pour la cuisson, feu moyen afin d'éviter le débordement de la solution.

La ménagère trempait, de temps en temps, une palette dans le chaudron pour vérifier l'épaisseur du bouillon. Elle ajoutait graduellement du sel jusqu'à ce que le lessi puisse s'écouler de la palette en un mince filet clair. On faisait des essais en laissant tomber des gouttes dans un bassin d'eau froide.

Si la petite goutte, une fois durcie dans l'eau froide, ne se dissolvait pas, le savon était à point.

La cuisson durait environ deux heures.

Au cours de la soirée, le savon était assez figé pour qu'on puisse le tailler en pains. Le lendemain, les pains étaient retirés du chaudron pour les faire sécher au soleil.

Sœur Claire Richard



Sœur Richard est Acadienne par ses ancêtres du Nouveau-Brunswick, Américaine par sa naissance à Lynn, Mass. et Canadienne par choix. Elle a l'accent acadien quand elle parle français et celui de Boston quand elle parle anglais. Elle n'a qu'une sœur qui est mariée.

Elle a fait ses études chez les S.S.A. où elle a été « aimée, admirée et respectée ». Mais quand elle a voulu devenir religieuse, elle a dû venir au Canada parce qu'il n'y avait qu'un noviciat. Sa vocation date de très loin et est associée à des incidents comme celui de recevoir une poupée habillée en religieuse, de lire l'acte de consécration à la Sainte-Vierge, à sa première communion, et de se faire dire, dans un éclat de rire, qu'elle changerait d'idée avec le temps.

Sa mère n'acceptait pas qu'elle entre en communauté avant dix-huit ans mais, grâce probablement aux prières des sœurs, plus particulièrement de S.S. Élias qui avait enseigné à sa fille, elle changea d'idée et lui permit d'entrer à dix-sept ans. Si Sœur Claire était restée dans le monde, elle ne serait pas devenue enseignante, mais plutôt secrétaire médicale, mais pour entrer chez les Sœurs de Ste-Anne, ce qu'elle voulait faire, elle devait enseigner. Par ailleurs, si sa mère n'était pas décédée à quarante-quatre ans, Sœur Claire ne serait pas restée en communauté, parce qu'elle l'adorait et souffrait d'en être séparée.

Elle fit profession en 1946 et, à l'occasion de cette profession temporaire, on avait laissé entendre à sa mère qu'elle serait nommée pour enseigner aux États-Unis, mais quand elle apprit

qu'elle resterait à Montréal, ce fut comme pour elle comme si le plancher s'ouvrait sous ses pieds. Ce fut également difficile pour Sœur Claire, mais elle aima beaucoup l'enseignement et y est restée trente-trois ans. Elle était d'ailleurs bien préparée pour le faire, ayant fait ses études à l'École Normale et ayant obtenu une maîtrise en sciences religieuses.

Elle a d'abord enseigné à Saint-Henri, ensuite à Saint-Thomas-d'Aquin, quatre ans et à Saint-Michel sur le boulevard Saint-Laurent, six ans. Nommée à Saint-Jacques, elle pleura parce qu'elle ne comprenait rien à cette nomination, ne connaissant rien en couture et rien en cuisine. Elle y passa treize ans et ce furent ses plus belles années, celles où elle fut le plus heureuse. Cependant, elle n'y a pas enseigné l'art ménager mais plutôt la religion, l'anglais, la pédagogie et la psychologie. Ses élèves étaient des femmes distinguées, raffinées, matures et elle a gardé de bons contacts avec elles. Elle laissa Saint-Jacques pour la polyvalente Saint-Philippe où il y avait 2,000 élèves et où elle demeura neuf ans. Elle fut par la suite engagée à l'Université Saint-Paul, à Ottawa pour faire de la traduction anglaise pour le recteur. Elle s'occupa également de trouver des logements pour les élèves.

Quand vint le Concile, elle s'est adaptée facilement aux changements demandés, mais elle eut besoin d'encouragement pour enlever le costume religieux, l'habit, qu'on le veuille ou non, ayant exercé un certain attrait sur bien des jeunes. Quelques-unes de ses élèves sont entrées. Elle trouve donc consolant de penser qu'elle et celles qui l'ont précédée ne sont pas entrées dans la vie religieuse pour rien. La vie apostolique continue à travers leurs élèves. Sœur Claire a fêté ses soixante ans de vie religieuse, l'été dernier et n'a jamais eu de regrets. Elle a eu une vie fructueuse et heureuse.

Elphège Richard & Lydie Arseneault

Le 15 août, 1908, Elphège est né à Havre-aux-Maisons, aux Iles-de-la-Madeleine dans la province de Québec. Sa mère, Julie DELANEY, était de souche irlandaise. Son père, Donat RICHARD, était pêcheur, mais Elphège ne voulait pas suivre son père dans son métier. Il s'est marié à Lydie ARSENEAULT à Havre-aux-Maisons le 9 janvier, 1935. Lydie est née le 31 juillet 1911 à Hâvre-aux-Maisons. Elphège et Lydie étaient camarades d'école puisque les maisons de leurs parents se situaient moins d'un mille, l'une de l'autre. Les deux maisons se trouvaient dans la région sud-ouest de Havre-aux-Maisons. Aujourd'hui, la rue où demeuraient Donat RICHARD et sa famille s'appelle la rue Richard.

Lydie ARSENEAULT est demeurée avec ses parents jusqu'à son mariage avec Elphège RICHARD. Elle était institutrice au couvent qui était situé à côté de sa maison à Havre-aux-Maisons.

En 1935, après la naissance de leur première fille, Blandine, Elphège et Lydie ont déménagé à Arvida dans la région de Lac St-Jean, toujours dans la province de Québec. Elphège travaillait à l'Alcan, comme électricien. À Arvida, il a bâti une belle maison moderne avec trois chambres à coucher au 215 Marquette. Sa maison étant située près de l'Alcan, il a pu marcher au travail chaque jour de l'année. Il a travaillé pour l'Alcan jusqu'à sa retraite. Elphège et Lydie ont eut leurs huit enfants dans cette maison. En 1940, ils ont agrandi leur maison pour accommoder leur grande famille. Sûrement, les filles se partageaient les chambres. Des années plus tard, Jacques, le

benjamin, a mérité sa propre chambre dans le sous-sol de la maison.

Elphège a aussi bâti un chalet sur la Rivière Saguenay au nord du barrage hydro-électrique d'Alcan, tout près de la ville d'Arvida. Vers l'année 2000, Arvida s'est joint avec Jonquière pour devenir la ville de Saguenay. Avec sa femme et leurs enfants, Elphège a passé plusieurs été agréables. La plupart des enfants de la famille Richard ont développé une appréciation de la natation dans l'eau froide de la Rivière Saguenay.

Plusieurs années plus tard, après sa retraite en 1973, un problème circulatoire dans une de ses jambes a fait qu'on a dû lui amputer une jambe. La perte de sa jambe rendait la vie plus difficile, alors ils ont décidé de quitter leur maison pour aller dans un logement pour gens âgés, près du centre de ville d'Arvida. Mais, leur fils unique, Jacques RICHARD, demeure toujours dans sa maison natale.

L'année 1985, Lydie et Elphège ont pu célébrer 50 ans de mariage. Tous leurs enfants ont assisté avec la plupart de leurs époux et enfants. Le 28 avril 1986 à Arvida, après plusieurs mois de maladie, Elphège est décédé d'une crise cardiaque. Lydie, la veuve d'Elphège, a toujours demeuré dans ce même appartement, elle prenait soin de ses propres besoins quotidiens. Elle est morte dans un accident d'auto, le 21 octobre 2004 à Jonquière.

Elphège est un descendant de Michel Richard d'Acadie.

Voici le poème que Lydie a présenté lors de leur 50^e anniversaire de mariage:

Si nous avons préparé ce petit récit,
C'est pour vous dire Merci.
D'avoir pensé à nous
C'est un plaisir bien doux.
Cinquante ans ont passé
C'est la réalité.
C'était le neuf janvier
Malgré pluie et verglas
À l'église on se rencontra.
Que de souvenirs durant ce cinquantenaire
Mais nous vous ferons grâce de le faire.
Onze mois se sont écoulés
Blandine c'était la joie du premier enfant
Pour la famille Richard, c'était tout un événement
Puis la terre natale, il a fallu quitter
Avant de trop tasser la maisonnée
Arrivé en terre étrangère, ce fut Thérèse,
De la famille la première bleuaise.
Comme dit la chanson
La troisième nous attendions un garçon
Mais quand même bienvenue
Rolande fut bien reçue
Dans la nouvelle maison
Hélène fit son apparition
La suivante fut en mars ou le soleil étincelle
On l'appela Gabrielle
Puis la sixième fille arriva on ne s'en plaignait pas
La joie et la gaieté, Yvette nous l'apporta.
Pour la septième, quel nom choisir?
C'est ainsi qu'un rêve me révéla
Qu'on l'appellerait Angela.
Puis son don que le trouvera?
Nous vous trouvions toutes intelligentes et belles
C'était tout naturel
Les années ont passé.
Diplômes vous avez apportés
Puis s'en était fini
Pas de garçon dans notre vie.
Pendant cinq ans on espère
1^{er} février surprise inouïe

Le fils unique était en vie
Sept soeurs pour le gâter.
En a-t-il profité?
Le plus heureux ce jour là
C'était bien le papa.
Bien des années passèrent
Tour à tour les gendres et la brue arrivent
Qu'ils viennent de l'est ou de l'ouest
des Iles ou du Richelieu, de Sorel, des États-Unis
ou du Saguenay
Vous nous avez tous charmés
C'est une famille dans l'unité que vous nous avez
donnée
Avec cela dix-sept charmants petits-enfants
Ils font la joie et le bonheur de leurs parents
Pour nous, c'est un rêve qui s'achève
Mais c'est aussi une magnifique relève
Et nous pouvons dire en vérité
Nous vous avons tous aimés
C'est avec bonheur que nous voyons poindre
À l'horizon la quatrième génération
Si ce sont des jumeaux
Ce sera plus nouveau
Pour terminer notre récit
Bien remplie fut notre vie
Si maintenant les épreuves vous accaparent.
C'est dans la Foi qu'est notre rempart
Les principes que nous vous avons donnés
Souhaitons qu'ils seront respectés
Que la Paix et l'harmonie règnent parmi vous
Jusqu'au dernier des rendez-vous
Les joies que vous nous avez données
Sont maintenant nos meilleures pensées
Et les petits ennuis
Sont tombés dans l'oubli
Merci Merci Merci

Elphège et Lydie
Jan 9, 1985

Georges Richard, un constructeur



Georges Richard et son frère aîné, Félix-Maxime, travaillent durant les années 1890 dans un atelier de réparation et de fabrication de bicyclettes. En raison de leur succès, les deux frères fondent leur société nommée « Société des Cycles Georges Richard » où il y est fait mention pour la première fois de la construction et de la vente d'automobiles. La qualité de leurs cycles est telle, que les deux frères garantissent leur construction à vie sur tout défaut inhérent à la fabrication même. Cet engagement forgeant leur réputation, la société obtient des contrats de ventes avec le Service de santé de l'armée et celui des Postes et Télégraphes. Leurs activités grandissantes les obligent à changer de nom pour devenir officiellement « Société de Construction de cycles et d'Automobiles Georges Richard ». Leur « première » automobile, une deux places propulsée par un moteur monocylindre de 708 cm³, d'une puissance de 3,5 ch, est présentée au 3^e salon du cycle, salon ouvert pour la première fois aux « cycles sanschevaux ». Baptisé « Poney », cette voiturette sera construite de 1896 à 1902.

Georges et Maxime Richard entrés dans le commerce de vélos parisien en 1893 et trois ans plus tard, la construction automobile a commencé, leurs premiers véhicules étant pratiquement identiques à la ceinture contemporaine conduit Benz Velo, bien que si la conception a été faite de licence ou tout simplement piratés est inconnue. Cependant, en 1899, l'entreprise a été réorganisée et de grosses voitures à l'horizontale avant-moteurs sont montés à deux cylindres ont été introduits, mais toujours avec entraînement par courroie et leurs ancêtres Benz, a été encore plus évident dans l'utilisation continue d'une position de conduite à gauche. Pour compléter leur gamme de modèles, une licence a été obtenue pour produire la voiturette belge Vivinus. Ce fut aussi entraînement par courroie, mais avait un vertical monocylindre refroidi par air, monté à l'avant. Plusieurs centaines d'entre-elles ont été effectuées au cours des prochaines années, non seulement par Georges Richard, mais aussi par la société mère, par la Nouvelle-Orléans en Angleterre, et par de Dietrich en Allemagne.

Cependant, la préoccupation Georges Richard était juste pas à suivre avec l'évolution rapide de conception et en 1901 la société a obtenu les services d'Henri Brasier, ancien concepteur en chef chez Mrs. Brasier présente l'état de l'art automobiles de la gamme Georges Richard et par le nom Brasier 1902 avait été ajoutée aux produits de la société. Cependant, à la suite de 1904 Gordon Bennett a gagné, le titre plus simple de Richard-Brasier a été utilisé pour ses produits haut de gamme. En Février 1907, la Société des Automobiles Brasier a été formée et le nom de Richard a été abandonné. Comme de nombreuses entreprises dans la dépression de 1907 Brasier a lutté, mais la société a diversifié sa gamme de modèles et construit en 1911 un peu moins de 1000 voitures, a réalisé un bénéfice, et versé à ses actionnaires un dividende de 10%.

Après la Grande Guerre, l'entreprise est entrée dans un long déclin, a subi un nouveau changement de nom en 1927 quand il est devenu Chaigneau-Brasier-, et a cessé de produire des automobiles en 1930, l'usine étant vendu à Delahaye.

Au début de ce siècle, Georges Richard a bâti un véritable empire industriel automobile qui subsiste encore aujourd'hui sous la marque Iveco. Pourtant, rien ne le prédisposait à ce destin exceptionnel !

Une scolarité succincte le conduit de petits boulots en petits boulots avant qu'il ne rejoigne l'entreprise familiale dirigée par son frère aîné, Jules. Mais la fabrication d'appareils de précision, notamment pour l'optique, ne passionne pas vraiment Georges Richard qui, à 30 ans, préfère tirer sa révérence. Plus attiré par le travail du métal, il s'installe rue d'Angoulême, à Paris, et ouvre un atelier de fabrication et réparation de bicyclettes. Non sans avoir entraîné dans l'aventure son second frère, Félix-Maxime (alias Max). La bicyclette suscite alors un tel engouement que le carnet de commandes ne désemplit pas et contraint les deux frères à ouvrir deux nouveaux magasins d'exposition et de vente, toujours dans la capitale. Et de fonder, en 1893, la « Société des Cycles Georges Richard » pour régulariser administrativement leur situation.

La société prospère grâce au travail de Georges et Max qui ne ménagent pas leurs efforts et produisent des bicyclettes de qualité qu'ils garantissent à vie contre tout vice de construction. Ce qui leur permet de compter parmi leurs clients le service des Armées et celui des Postes et Télégraphes. Car l'envie de construire des automobiles se précise. Les deux frères y présentent une voiturette deux places animée par un moteur monocylindrique 3,5 HP de 708 cm³ d'origine Benz. Baptisée « Poney », cette voiturette rencontre un succès immédiat et sera construite jusqu'en 1902.

Nombreux brevets

Durant toute sa carrière, Georges Richard sera d'ailleurs à l'origine de nombreux brevets.

Georges Richard portant un soin très poussé à la conception et à la qualité de ses réalisations. C'est certainement ce qui motive la participation dans l'entreprise de F. Benz Audéoud. Ce financier suisse investit ses propres deniers, mais également des capitaux français, et c'est sans doute la première contribution d'une banque dans l'industrie automobile française. Désormais dénommée « Société des Anciens Établissements Georges Richard », sa petite entreprise artisanale a cédé la place à un véritable complexe industriel qui emploie 300 personnes.

Les nouveaux modèles se suivent, et la gamme s'articule désormais autour de moteurs développant de 3,5 à 10 HP, complétée par une petite voiture électrique. Pour promouvoir ces différents modèles, la compétition reste toujours à l'ordre du jour. À partir de 1901, de nombreux pilotes amateurs s'engagent au volant de véhicules Georges Richard, accumulant les victoires et places d'honneur, tant en France qu'à l'étranger. Pour faire face à la pression des clients, le bureau d'étude ne chôme pas et présente au salon de 1901 le nouveau Type 1, une 6 HP (95X100) qui atteint les 50 km/h. Et que la presse de l'époque considère comme « la voiture la plus simple du monde et la plus exempte d'ennuis et de pannes ». Se démarquant souvent de la concurrence par leur qualité de fabrication, leur robustesse et leur fiabilité, les différents châssis Georges Richard sont également maintes fois récompensés pour l'élégance de leurs carrosseries, réalisées par les meilleurs artisans de l'époque. **(suite à la page 19)**

Métiers en Nouvelle-France

S'il est un métier rare en Nouvelle-France, c'est celui de cloutier. Tout au long du Régime français, seuls six hommes pratiquent cette profession. Parmi ceux-ci, mentionnons Antoine Beaudry dit l'Épinette, l'un des engagés de la Grande Recrue de 1653.

Comme son nom l'indique, le cloutier est un fabricant de clous. Pour le commun d'entre nous, cette profession semble simple. Un clou est un clou! La réalité est tout autre. Le cloutier façonne une vaste panoplie de clous autrefois très utiles. Il faut s'y connaître.

Chaque clou a une forme et une fonction différentes : clous à broquette (i.e. à tapisserie), clous à charrette, clous à ferrer les bêtes, clous à couvrir les maisons, clous à charpente, clous à soulier, clous à bordage (i.e. à poutre de bateaux), clous à targette (i.e. à verrou de fenêtres), etc. Le cloutier fabrique aussi d'autres pièces comme les crochets et les tirants de fer. Au terme de son apprentissage qui dure environ 5 ans, il doit connaître toutes ces techniques.

Comme les autres artisans travaillant le fer, le cloutier utilise une forge pour chauffer à blanc le métal et pouvoir le manier à sa guise. Il fabrique la tige du clou en martelant un barreau de fer chaud sur une enclume et conçoit la tête dans un moule appelé cloutière. Il existe autant de types de cloutières qu'il y a de types de clous. Un

cloutier expérimenté forge entre 50 et 100 clous à l'heure.

En Nouvelle-France, les métiers de forge font face à un problème majeur : le manque de matière première, surtout le fer. En fait, jusqu'à l'ouverture des forges du Saint-Maurice (près de Trois-Rivières, Québec) en 1738, les cloutiers et autres artisans se ravitaillent auprès des fournisseurs français. Ceux-ci se procurent le précieux métal chez leurs voisins lointains, les Suédois.

Devant la rareté du minerai et la forte compétition des autres artisans du fer, peu de gens pratiquent le métier de cloutier. Celui-ci est d'ailleurs mal rémunéré, d'où l'expression « Travailler pour des clous » qui signifie travailler pour presque rien. Dans ce contexte, le cloutier exerce d'autres travaux de forge pour survivre. Il devient tour à tour maréchal-ferrant, taillandier, armurier ou encore serrurier, selon la demande. Il en est de même pour ces derniers qui fabriquent quelquefois des clous, bien que ça ne soit pas leur spécialité.

En 1825, à Montréal, on compte 18 cloutiers, ce qui correspond à 0,2 % des métiers recensés. Ce pourcentage décroît à mesure que la ville s'industrialise. Désormais concurrencé par des usines capables de produire des milliers de clous par jour, le cloutier ferme définitivement boutique dès la seconde moitié du 19^e siècle.

Le docteur **Joseph-Édouard Richard**, décédé à Québec en 2011, avait fait part avant sa mort de son désir de remettre 35 000\$ sous forme de police d'assurance vie à la Fondation du CHUQ pour la recherche en ORL (oto-rhino-laryngologie). La somme vient tout juste d'être versée au fonds portant le nom de ce médecin ayant consacré sa carrière en ORL. Le Dr Richard avait créé ce Fonds Héritage Santé en 2003. Selon ses volontés, une portion de la somme sera également destinée à la chirurgie cervicofaciale.

(suite de la page 17)

Mais si les modèles de tourisme affichent une bonne santé avec environ 1.100 exemplaires vendus en trois années, la marque se doit de confirmer ses récents résultats sportifs pour asseoir définitivement sa réputation et son rang. Tous les espoirs se portent alors sur la nouvelle voiture de course 14 HP conçue par Henri Brasier, engagé l'année précédente comme directeur de production. S'il affirme ses prétentions sur le terrain, Henri Brasier fait de même en coulisse et devient vite associé de Georges Richard... Ce dernier ne voit pas ce qui se trame dans l'ombre, trop absorbé par la mise au point des futurs modèles de tourisme, et les préparatifs de l'épreuve de l'année, la course Paris-Madrid. Sur un plan sportif, cette course est un succès pour l'équipe Georges Richard qui obtient le meilleur classement dans sa catégorie. Sur un plan humain, c'est l'hécatombe car on déplore de nombreux accidents et plusieurs décès dont le plus médiatisé sera celui de Marcel Renault. Egalement victime d'un accident, Georges Richard s'en sort avec une grave blessure à la hanche, et une invalidité à vie ! Cela lui vaut de nombreuses hospitalisations et de longues convalescences. Et de plus en plus d'autonomie pour Henri Brasier qui prépare un nouveau bolide de 80 HP. Depuis, la coupe Gordon Bennett trône majestueusement au siège de l'Automobile Club de France.

Georges Richard... viré !

Entretiens, les événements se sont précipités au sein de l'entreprise, Henri Brasier ayant profité des absences répétées de Georges Richard, hospitalisé, pour se faire nommer directeur et administrateur en 1904. Avant de résilier purement et simplement le contrat des deux frères Richard en 1905. Chacun appréciera ! Un dénouement qu'avait peut-être envisagé Max Richard qui est certainement à l'origine de la marque éphémère d'automobiles et de cycles Ajax, domiciliée rue St Maur où réside la famille Richard. Et de la société Petit et Cie qui a repris la fabrication de bicyclettes.

Une fois le divorce consommé entre Georges Richard et Henri Brasier, le second conserve l'usine d'Ivry de laquelle sortiront des voitures robustes et classiques de 6 à 50 HP, deux, quatre ou six cylindres, mais qui ne connaîtront pas le succès de leurs aînées. Confronté par la suite à des problèmes financiers, Henri Brasier. L'usine fermera ses portes en 1930.

De son côté, Georges Richard ne reste pas longtemps inactif. Durant sa convalescence, il reçoit la visite du Baron Henri de Rothschild, conscient de l'avenir de l'automobile, qui lui propose son soutien total pour la création d'une nouvelle société de construction d'automobiles. Un soutien qui se matérialise dans un premier temps par un apport d'argent conséquent, et ensuite par des locaux situés quai National à Puteaux. Il s'agit d'une usine bâtie en 1900. La nouvelle société "Georges Richard et Cie" (son frère Max fait à nouveau partie de l'aventure) dont le statut a été déposé au mois d'octobre 1904, s'installe rue St Maur et sort en février le modèle Type A1, une bicylindre de 10 HP. Puis, quelques semaines plus tard un châssis rallongé dénommé Type A2 suivi du Type B1, une quatre cylindres de 14 HP. Les locaux sont désormais trop exigus et le déménagement à Puteaux s'impose. Confirmé par une nouvelle raison sociale, devenue la "Société Anonyme des Automobiles Unic". Les termes du nouveau statut insistent sur la fabrication de modèles simples et robustes ne dépassant pas 16 HP et d'organes interchangeables d'un modèle à l'autre. D'où le nom d'Unic pour... pièces uniques.

Les premières Unic

Deux hommes, Georges Dubois et Georges Dansette, sont engagés par Georges Richard, le premier comme directeur de la société, le second comme directeur des essais. La petite équipe se met rapidement au travail, réussissant le tour de force de présenter quatre nouveaux modèles complétant la gamme déjà existante pour le salon de 1906. L'orientation future de la marque qui commence à aborder le créneau des véhicules utilitaires.

Si Georges Richard compte satisfaire les gens fortunés, il n'oublie pas pour autant les potentiels acheteurs de condition plus modeste et fonde à leur intention la "Banque automobile", le premier organisme de crédit pour automobilistes. Cette possibilité de crédit pour acheter sa voiture se traduit par un succès immédiat et les commandes affluent, tant en France qu'à l'étranger où la marque accumule les distinctions pendant les salons où elle expose. L'occasion faisant le larron, Unic en profite pour ouvrir des agences aux quatre coins de la planète, Brésil, Egypte, Norvège, Russie où encore Angleterre où la "Société des taxis londoniens" choisit en 1907 le modèle 12/14 HP Unic pour équiper une partie de son parc. Ce même modèle équipant déjà, depuis l'année précédente, les compagnies de taxis de Paris et Monte-Carlo. Le succès de ses modèles version taxi incite Georges Richard à poursuivre dans la voie des véhicules utilitaires et de livraison. Si bien que les années suivantes voient ce secteur se développer considérablement, les camionnettes Unic étant souvent citées pour leur robustesse à la tâche, leur fiabilité et leur appétit d'oiseau. Seule ombre au tableau, le départ en 1910 de Jules Salomon qui avait participé à la mise au point de tous les modèles depuis 1905. Cet ingénieur avait séduit Georges Richard par ses initiatives, sa compétence et sa rigueur.

Au salon de l'auto de 1910, Unic expose sept types de voitures de tourisme et neuf véhicules industriels. Les ateliers tournent alors à plein rendement, la marque connaissant sa période de gloire puisqu'un de ses modèles vient d'être choisi par la société londonienne de taxis. Seul le premier conflit mondial met momentanément entre parenthèses le développement de l'entreprise. Avec un personnel réduit, l'usine fabrique alors des obus de 75 et quelques ambulances.

L'armistice signé, l'activité reprend doucement. Georges Richard est omniprésent et monopolise ses collaborateurs afin qu'ils soient prêts pour lancer la nouvelle série L qui devra être dévoilée au salon de 1922. Avec un prototype, il se rend à Rouen le 8 juin 1922 pour une escapade personnelle et professionnelle. Mais lors d'un arrêt sur le parcours, le bas côté cède sous le poids de la voiture qui se renverse. Georges Richard, souffrant d'une fracture du bassin, décèdera à la clinique alors qu'il devait être transféré sur Paris. Un décès imputé à une maladresse du chirurgien qui ne voulait pas laisser partir un client de cette renommée !

*Hâtons-nous de dire ce qu'étaient les mœurs, les coutumes,
les travaux, les vertus de nos pères,
avant que les innovations du progrès moderne ne les aient fait disparaître.*

M. de Gaspé



Un merci tout spécial à William B. Richard pour sa grande disponibilité lors de la première journée du dernier Salon du patrimoine à Laurier Québec.

Il a été un collaborateur apprécié des associations de familles qui ont eu recours à ses services.

Un bel exemple de bénévolat à suivre.

Sir William Buell Richards

Sir William Buell RICHARDS, juriste canadien, né à Brockville, Ont., 2 mai 1815. Il a été admis au barreau en 1837 et est entré au Parlement en 1848, et devint membre du Conseil exécutif en 1851. Il a été nommé conseiller de la Reine en 1850, juge puîné de la Cour d'appel de l'Ontario en 1853, et juge en chef de ce tribunal en 1863. Le juge Richards devint chef de ce tribunal de l'Ontario en 1868, médiateur de cette province dans l'affaire de la Frontière du Nord-Ouest en 1874, et juge en chef de la Cour suprême du Canada en 1875. Il a été adjoint au gouverneur général du Canada en 1876 et en 1878, a été anobli en 1877, et a reçu la Médaille de la Confédération en 1885. Son frère, Albert Norton, avocat canadien, né à Brockville, Ont., le 8 décembre,

1822, après avoir reçu sa formation à l'école du district de Johnsville, a étudié le droit, et a été admis au Barreau du Haut-Canada en 1848. Il a été créé conseiller de la reine en 1863, est entré au Parlement, et a été membre du conseil exécutif du Canada, et le solliciteur général du Haut-Canada. En 1863-64, il était assis dans l'assemblée du Canada en tant que représentant de Leeds Sud. Il a accompagné William McDougall au nord-ouest comme procureur général dans le gouvernement provisoire en 1869, et pendant plusieurs années a été agent des terres du gouvernement du Dominion de la Colombie-Britannique. Il a été lieutenant-gouverneur de cette province de 1875 jusqu'à 1881.

Éphémérides de 1913

Hockey : les Bulldogs de Québec remportent la Coupe Stanley.

Fondation des épiceries Steinberg's au Québec.

Fondation du journal francophone Le Droit à Ottawa.

Hiver - Louis Hémon rédige le roman Maria Chapdelaine. Ce roman connaîtra un grand succès plusieurs années plus tard.

10 janvier - Montréal inaugure son premier Salon de l'automobile où, selon *Le Devoir*, la Cadillac semble être la voiture la plus populaire.

21 novembre - Un incendie détruit une centaine de maisons à Sainte-Marie-de-Beauce. Les dégâts sont évalués à 300 000 \$

Langue française et ses subtilités

Notre belle langue française se fait subtile et le calembour facile...

« Avec cette crise, tout le monde souffre »
Les problèmes des boulangers sont croissants
Alors que les bouchers veulent défendre leur steak
Les éleveurs de volailles se font plumer
Et en ont assez d'être les dindons de la farce
Les éleveurs de chiens sont aux abois
Les pêcheurs haussent le ton
Et bien sur, les éleveurs de porcs sont dans la marde
Les céréaliculteurs sont sur la paille
Alors que les brasseurs sont sous pression
Les viticulteurs trinquent
Heureusement, les électriciens résistent
Mais pour les couvreurs, c'est la tuile
Certains plombiers en ont ras-le-bol
Et les autres prennent la fuite
Chez GM les salariés débrayent
Et la direction fait marche arrière
À l' Hydro les syndicats sont sous-tension
Mais Vandal ne semble pas au courant
Les cheminots voulaient garder leur train de vie
Mais la crise est arrivée sans crier gare
Les veilleurs de nuit vivent au jour le jour
Et les carillonneurs ont le bourdon
Les ambulanciers ruent dans les brancards
Pendant que les pédicures travaillent d'arrache-pied
Les croupiers jouent le tout pour le tout
Les cordonniers sont mis à pied
Les dessinateurs font grise mine
Les exterminateurs ont le cafard
Des militaires partent en retraite
Et les policiers se sont arrêtés
Les imprimeurs dépriment
Les météorologues aussi sont en dépression
Les pendus sont sur la corde raide
Les prostituées se retrouvent sur le trottoir
C'est vraiment une mauvaise passe....»

Les actes notariés

Acte de grossesse

« (...) Toute femme qui se trouvera dûment convaincue d'avoir celé, couvert ou occulté tant sa grossesse que son enfantement sans avoir déclaré l'un ou l'autre et avoir pris de l'un ou l'autre témoignage suffisant même de la vie ou mort de son enfant lors de l'issue de son ventre et qu'après se trouve l'enfant avoir été privé tant du saint sacrement du baptême que sépulture publique et accoutumée, soit telle femme tenue et réputée d'avoir homicidée son enfant et pour réparation punie de mort et dernier supplice (...) »

Attestée dès le XIIIe siècle, la déclaration de grossesse n'est réglementée qu'en 1556 par l'édit d'Henri II. Par crainte des infanticides, les mères portant des fruits illégitimes sont tenues de faire la déclaration de leur grossesse devant la justice. Cette déclaration fut périodiquement renouvelée jusqu'à la Révolution. Louis XIV, par l'édit de 1708, prévoit que tous les trois mois il sera lu aux prônes des messes paroissiales par les curés.

Quantifier la proportion des filles-mères ou veuves qui déclarent effectivement leur grossesse est impossible. Différentes études montrent qu'environ une femme non mariée sur quatre déclare le fait qu'elle va accoucher. L'ignorance de la loi et la volonté de garder le secret et de sauver la face peuvent expliquer cette faible proportion.

Cette source offre un grand intérêt sociologique. On y apprend l'identité des futures mères, des pères présumés et leur origine. Les professions y sont également mentionnées ainsi que leur âge,

leur résidence au moment des faits, les circonstances de la conception et même parfois la date probable de celle-ci.

Il s'agit au départ d'une enquête. Est auditionnée en premier lieu la femme enceinte. Si cela lui est possible, elle doit donner le nom de l'homme qui l'a engrossée. Il peut être ainsi interrogé et la justice peut connaître ses intentions à l'égard de cette naissance.

Viennent ensuite les auditions de témoins, du côté de la femme comme du côté de l'homme, afin de confirmer ou d'infirmer leurs dires.

La fille ou veuve peut déclarer spontanément sa grossesse pour éviter les rigueurs de la loi ou pour se pourvoir contre le séducteur. Elles font alors leur déclaration devant le représentant de la justice locale. Ces documents sont bien souvent consécutifs à des événements tels que la fuite ou l'abandon du séducteur, une rupture ou encore les fiançailles ou mariage de celui-ci avec une autre. Tant que les relations entre amants sont bonnes, que la fille espère obtenir ce qui lui a été promis, généralement le mariage ou l'entretien, elle ne fait aucune démarche.

Les victimes les plus répandues :

« ... Il profita de l'autorité qu'il avait sur elle et de la faiblesse de son âge... ».

Les filles les plus exposées sont les servantes. D'autres sont obligées de déclarer une grossesse consécutive à un viol.

Conseil d'administration 2012-2013

Présidente: *Apolline Richard*

Vice-président: *Guy Richard*

Trésorier: *André Richard*

Secrétaire: *Cécile Richard*

Directeurs et directrices:

Jacqueline Richard

Jean-Guy Richard

Réjean Richard

Rita Richard

Yves Richard

Nicole Carlos

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier:
Association des familles Richard
C.P. 10090, Succ. Ste-Foy
Québec (Québec) G1V 4C6
Internet: www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agrémenter notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborez. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
yug_richard@hotmail.com

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Guy, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Guy Richard
1791 A, Route de l'Aéroport
Québec (Québec) G2G 2N4
Tél : (418) 871-3260
Courriel : yug_richard@hotmail.com

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, une épinglette 5\$, un album souvenir 5\$, un disque 5\$, un stylo 3\$, une casquette 20\$, une tasse 8\$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard
1530, rue du Nordet
Québec, Qc
G2G 2A4 (418) 871-9663
Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 568561